

Chapitre 1

La Bleue a pris la tête de la course! La Bleue est en tête! Je vais garder la Bleue. C'est la championne. Elle gagne toujours. J'ai crié fort. Il a fait chut. De la main. Du doigt. Je garde la Bleue? Il a fait oui de la tête et j'ai pris sa main. On est parti.

L'autre jour, au début, c'est pareil. J'avais dû crier ça trop fort. Il s'était arrêté, intrigué... J'ai dû crier ça un peu fort. Il s'est arrêté. Il s'est retourné...

Les brosses à dents filaient dans le courant du caniveau. Trois. Une rouge, une jaune, une bleue. La Bleue! J'attendais à chaque fois Mahamadou, le type de la voirie, un géant noir, qu'il se pointe avec sa grosse clé à eau. Il me connaissait bien car il criait à chaque fois :

- Eh, Coco la Bite, prêt?

Comme je lui faisais un vague sourire de connivence, il envoyait le jet d'eau le long du trottoir. Je laissais partir un peu les premières eaux avec les saletés

Coco la bite

avant de poser mon poing sur la surface de l'eau. Au raz. Dans mon poing : mes brosses à dents. Je les lâchais au top départ. Pas de triche, sinon : faux départ. Fallait recommencer.

Je ne fais pas que des courses de brosses à dents. J'ai une vie privée. Je joue à montrer ma bite aussi, mais le dimanche seulement. C'est mon grand frère Fernando qui s'occupe de tout. Les tournois, le championnat, les paris. Tout est très bien organisé. Ses copains font venir leurs petits frères à la maison ou dans les chiottes du parc et on se mesure. À la loyale.

Je gagne à chaque fois, évidemment, sinon pourquoi on m'aurait appelé Coco la Bite. Pour la rime ? Il n'y en a pas beaucoup, c'est assez fermé comme club. Troglodyte, appendicite, marguerite, ça fait pas une famille quand on y réfléchit. Du coup, personne ne fait le malin avec mon nom. Les autres mêmes, quand ils ricanent : eh, le nain, comment tu t'appelles ? Je réponds, je me présente, j'affronte ! Ils baffouillent et ils n'arrivent même pas à prononcer les mots acrobatiques. Je leur crie « Mozabite » ou « hétéroclite » et ça les fige. Et, à la fin, je te les pulvérise d'une « méningite » ! Les copains de Fernando, sidérés, découvraient ma péninsule, mon excroissance considérable et devaient ranger leur fraternité terrorisée derrière leur dos. Pour les protéger. Mais

ils avaient parié avant, ces cons et, à chaque coup, on empochait la mise. On était vraiment les rois du pétrole. On se marrait bien. Chez les moins de dix ans, j'étais une gloire et Fernando fanfaronnait en ramassant les sous.

Sauf qu'un moment son club à lui aussi s'est refermé. C'était trop connu et il n'avait plus de copains pour parier. On a essayé les pédophiles, mais on a vite arrêté parce qu'on n'aime pas les pédophiles dans ma famille.

Plus tard, quand l'assistante a fait le placement chez les bouseux, ça a été pareil. Ils voulaient jouer les gros zizis, il fallait bien que je me revendique le blason: Coco la Bite, et d'où c'est que ça te vient, le parigot tête de veau? Et c'était reparti pour un tournoi. Mais là je travaillais en indépendant. J'étais pas mécontent d'avoir un nom.

Mais tout ça, c'est de la littérature. Et du passé. Mon vrai métier aujourd'hui, c'est chercheur d'or. Antoine Boisset, un bon copain, m'en a soufflé l'idée. Lui, il était déjà chercheur de trésors. Chercheur d'or dans le quartier, d'après lui, c'était pas pris. J'ai accepté tout de suite. Il était très féru en trésor. Il en parlait souvent. Il en voyait partout. Il connaissait le nom des îles où on en trouve. Il avait des cartes là-dessus et un plan secret. Il prétendait que le coin était un bon

coin pour les trésors. On aurait dit qu'il sentait qu'un trésor était caché quelque part, pas loin. Ça m'intriguait. Alors je me suis mis à ressentir ça moi aussi.

«Féru», j'aime bien quand il le dit, je le dis beaucoup maintenant que je le lui ai emprunté, je lui rendrai quand il reviendra dans le quartier, riche et célèbre, ce qui ne saurait tarder car il veut devenir avocat, scaphandrier ou épithète. Épithète, c'est pas un métier connu, j'ai vérifié, c'est une qualification, une valeur ajoutée, une manière de me dire qu'il aurait bien aimé me garder comme copain. Mon épithète. Quand je me suis retrouvé devant le trésor plus tard, pour de vrai, son bout de papier à la main, la nuit autour de moi, j'ai pensé à lui. Je me suis dit qu'il aurait sûrement aimé être là, avec moi. Et qu'on soit isocèle. Qu'on partage le trésor en frères. Cinquante-cinquante.

Surtout qu'il m'avait expliqué qu'il était le «petit trésor» de sa maman, c'est d'ailleurs de là que ça lui est venue cette passion des trésors. À tout hasard, je lui ai demandé si on pouvait essayer la formule à l'envers: adorer les trésors pour devenir le «petit trésor» de sa maman...

Il n'a pas répondu. Là-dessus, il est parti et ça m'a fait un grand trou d'amitié dans l'existence.

Chapitre 2

Il y a des gens qui sont là de toute évidence. Ils rentrent quelque part, ils connaissent tout le monde. Dans le métro, ils trouvent tout de suite une place, et dans le sens de la marche. Une file d'attente se libère c'est pour eux. Ils n'ont aucun mot sur le bout de la langue. Ça vient tout seul. Ils viennent tout seul. En fait ils sont partout chez eux. On les appelle « les Évidents ». Ils ont un signe pour se reconnaître. Un mot. Un truc qu'ils répètent tout le temps : « évidemment ». Ou « c'est évident ». Ils le disent sans arrêt. À leur propos la plupart du temps mais aussi quand rien n'est clair car ça doit participer à. Moi, au contraire, je ne suis pas évident. Mais ça me va bien.

Tellement je suis pas symétrique, les Évidents de ma famille ont voulu me faire soigner. Tonton qui est très porté sur les avantages sociaux disait qu'avec un cas tel que moi on a forcément droit à une carte d'invalidité pour toute la famille. Ça serait bien pour

garer la voiture juste devant la maison. On n'a pas de voiture, lui avaient rétorqué les autres, mais il a bricolé quand même une espèce de fauteuil roulant qu'il avait récupéré dans une ferraille. Pour mieux exposer mon handicap à la population et souligner en conséquences les difficultés familiales. J'ai un petit pied et j'ai marché très tard à cause de ça. Je tombais tout le temps. Tout le temps cabossé. Mais, au fond, j'aimais bien me faire des bosses tout seul. Plutôt qu'on m'aide. J'aimais bien aussi qu'on me promène dans le fauteuil. On s'intéressait à moi. Ils ont vite arrêté avec ça parce que les services sociaux se sont dangereusement rapprochés de notre intimité pour faire des enquêtes et qu'il valait mieux pas, des fois qu'ils mettent leur nez dans nos affaires.

Ma famille de consanguins évidents a voté immédiatement la fin du handicap. Pour fêter ça, ils ont démoli le fauteuil roulant. J'avais pas eu le temps de descendre, ils m'ont démoli aussi au passage.

Plus de handicap. Ils m'ont bourré de médicaments à la place. On aurait dit qu'ils voulaient m'effacer. Je n'étais déjà pas complet, ils allaient bien finir par m'éparpiller.

Pour m'effacer. Pour me calmer. Pour se calmer.

Ils ont raconté aux docteurs que j'étais insupportable, impulsif, rigoureusement hyperactif, instable,

capricieux, menteur, vicieux, féru, que je ne tenais pas une minute en place, que c'était confirmé véritable par le dépistage scolaire, enfin tout ce qu'il faut pour convaincre les spécialistes. Ça tombait bien : ils avaient tout un stock de Ritaline à écouler.

Seulement, au lieu de me calmer, la Ritaline m'a vraiment rendu fou furieux. Des tas d'irritations me sont apparues sur le corps, je me grattais partout comme un enragé, et même la nuit. J'avais des visions, des mots m'apparaissaient dans la bouche, des mots que personne dans la famille n'avait jamais rencontrés... Je me griffais au sang, m'arrachais la peau, rigolais à tue-tête avec mes monstres. Chaque soir, ils devaient m'enrouler une bande autour du corps et m'attacher les mains. Je jouais à l'enfant invisible. Je devins malgré à faire peur. J'étais sûr qu'on voyait au travers. Je n'allais pas tarder à disparaître pour de bon. Ou me dissoudre dans un courant d'air.

Le méthylphénidate ne convient pas au traitement des dépressions sévères qu'elles soient d'origine exogène ou endogène. Symptômes psychotiques, hallucinations, état dépressif passager, idées et comportements suicidaires, agressivité, hyperactivité...

Ils ont arrêté de m'en donner : ça coûtait trop cher. On avait des ardoises chez tous les pharmaciens. Dommage. C'est sur les boîtes de médoc que j'ai appris à lire. Mais j'ai rien dit : je sentais bien que la famille n'appréciait pas les intellectuels. Je ne voulais pas en rajouter. Ils ne se sont aperçus de rien. Et à l'école non plus. Mais là c'était plus facile : avec mes antécédents, l'échec scolaire relevait du dynastique.

La passion des trésors est une passion dangereuse. On se met à fouiller partout. On ne trouve pas grand-chose. Jamais. Mais on cherche, on passe son temps à chercher. C'est un plaisir de vie. Des babioles, des trucs abandonnés qui gesticulent dans le caniveau. Dans les terrains vagues. Sous une armoire. Rien de bien intéressant. Parfois quelque chose qui brille, un bijou, une lettre d'amour chiffonnée, une pièce de monnaie, un secret de famille, ce que chacun enferme ici ou là sous les poussières et les habitudes. J'avais remarqué que les habitudes étaient plus lourdes que les poussières.

Je cachais mes trouvailles dans le congélateur. C'était un congélateur coffre. Le meuble juste bien pour dissimuler les trésors, un par un. Je crois que c'était une bonne cachette. J'y planquais toutes sortes de choses mystérieuses.

Mais, un matin, j'ai découvert que je n'étais pas tout seul à cacher mes secrets dans le congélateur. Chacune de mes choses en question avait une histoire que je conservais précieusement dans un coin de ma tête. Je me les récitais pour me tenir au courant et garder la liste à jour mais, de temps en temps, je devais aller contrôler si tous mes trésors s'y trouvaient bien. Ça fait partie du métier. Je n'arrivais pas bien à vérifier parce que c'était haut le bord du congélo et je ne voulais pas faire de bruit ou risquer de tomber dedans, que le couvercle se referme et que je termine mammoth.

Ce jour-là, un de mes trucs venait de m'échapper de la main et je farfouillais entre les sacs pour le retrouver quand j'ai senti quelque chose. De dur. En faisant bien attention, j'ai grimpé sur une chaise et je me suis penché pour regarder. J'ai crié de surprise. Quelqu'un y avait caché des poupées. Ou une, j'avais du mal à discerner, c'était un gros paquet congelé et lourd. Mais on voyait la tête et les yeux. Comme je me demandais bien qui pouvait avoir planqué une poupée là-dedans, je n'ai pas entendu ma mère arriver. Elle s'est jetée sur moi comme si j'allais tomber de la chaise, et a hurlé en appelant au secours et je suis vraiment tombé du coup. Tonton René est arrivé tout de suite, puis mon frère Gunther et ils m'ont filé la raclée du siècle. À eux trois.

Je crois que c'est juste après que la famille a décidé de me faire une nouvelle petite cure de Ritaline. Pendant les soins, j'ai dû mettre fin, provisoirement, à la chasse aux trésors. Et jurer de ne plus jamais prononcer le mot «poupée» devant des inconnus. J'ai tenu promesse parce que je suis un garçon et que les garçons ça s'en fiche des poupées. Je n'ai jamais revu non plus de congélateur à la maison. Toute la famille prétendait que les produits frais c'était quand même ce qu'on faisait de mieux, question vitamines.

Comme je n'étais guère présentable à cette époque, je n'allais pas souvent à l'école. Quand ça a été mieux du côté de l'hyperactivité évidente, ils m'ont fait faire des lunettes et j'ai pu y retourner, mais petit à petit. À cloche-pied et au bord du caniveau. Ou à reculons. Si je posais le pied sur la ligne, c'était signe qu'il ne fallait pas y aller, je tournais à droite, à gauche et je m'enfuyais creuser un trou quelque part. Toujours cette passion du trésor...

L'instit s'appelait Jarace. C'est vrai qu'il harassait beaucoup. Il rangeait aussi. Évaluait. Testait. Contrôlait. Au bout de trois jours de Rentrée on se retrouvait dans une cohorte. La Bonne, la moins Bonne ou la Pire. J'étais dans la Pire. Catalogué au premier

mot. Je ne pouvais pas dire le contraire. Rien qu'à cause de la généalogie. Mes frères avaient laissé leurs empreintes partout. Et les taches ça s'accrochent, à la table, à la trousse, à l'évaluation. C'était son dada, l'évaluation, les camemberts, tout ça, il passait son temps à nous évaluer, le Pédagogue, après il nous remédiait. On n'apprenait rien. Pas le temps. On évaluait, on remédiait. Et retour. C'était un grand professionnel.

Bien sûr j'en parlais à la maison et du coup ça détendait l'air: les frangins se lâchaient à dégoiser de l'instit, ça leur rappelait le bon vieux temps et leurs brillantes études, ils le traitaient d'enculé bien fort à travers la Casbah, le Jarace qui harasse, buvaient un coup, pissaient un coup et remettaient ça, à tue-tête, en prenant les voisins à témoin quand il en passait un dans le couloir. Et ils avaient intérêt à être d'accord. J'aimais bien qu'on parle de l'école!

Et puis un jour on apprit qu'il s'était fait flinguer, Jarace. En corrigeant les cahiers. Deux balles. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Ça avait juste fait du bruit dans le quartier et dans l'école. Un peu dans les journaux, ceux qui aiment bien quand ça saigne chez les loquedus. C'est quand même pas tous les jours qu'on tue un maître d'école. Rôdeur, crime passionnel?

Dès le lendemain, pas le temps d'applaudir, on nous avait refile du soutien psychologique en veux-tu en voilà. Un commando de l'intime nous avait débarqué sur l'innocence. De la crevette desséchée à la punaise rondouillarde, on avait eu droit au show complet des baraqués de l'introspection. Sourires d'œdème et onctuosité garantie. On avait pu s'épancher.

Moi, j'avais surtout raconté les trucs bien dégueullasses qu'il nous infligeait ce salopard de héros, soi-disant mort pour la cause pédagogique. Le décollement de l'oreille, le tirage des petits cheveux du côté de la tempe comme s'il voulait nous arracher notre dernier duvet et les affres que m'inspiraient ses grosses chaussures grinçantes sur le plancher quand il s'approchait...

J'en aurais bien raconté encore plus car, côté maltraitance, j'en connaissais un rayon, mais on m'avait évacué. Congé.

Après on a accueilli des remplaçants. On n'apprenait rien non plus. Mais ils essayaient d'être gentils et au moins on pouvait causer. Je suis donc resté chez mes potes, les Pires. Là, je brillais. Je leur racontais ma vie de famille, la chasse aux trésors, ma bite. Ils adoraient. Ils disaient que je savais bien raconter les histoires. Qu'il y avait des rebondissements et des personnages rigolos.

Coco la bite

Mais moi c'était vrai, c'était mon histoire, mes gens, ma vie. Tous ces personnages de mon coin de rue, de ma maison, je ne les inventais pas du tout. Putain! Trop là qu'ils étaient, trop vivants. Ils me gluaient même.

Chapitre 3

Non contents des trois qui m'avaient précédé, mes vieux avaient voulu remettre ça sur le tard. Mais quand c'est trop tard, c'est trop tard. Relever le niveau, la tâche paraissait plausible mais téméraire. Et là, ils avaient merdé grave: j'étais raté. Pas fini plutôt. Comme si les géniteurs avaient eu une panne d'inspiration ou freiné, mais trop tard.

Du coup il lui manquait des bouts à l'héritier. Tout petiot, chétif. Un vrai nabot. Et raboté avec ça. Bébé, on cherchait les morceaux qui manquaient. On m'habillait en couleurs vives pour ne pas me perdre. Dans la poussette. Petit Poucet aurait pu rouler des mécaniques à côté. Ou m'aurait lancé des cailloux. J'étais sorti d'un cornet à dés. Coco la Bite...

C'est eux qui m'ont appelé comme ça. Ils disaient que je me touchais sans arrêt le petit oiseau à cause de mes envies de pisser et que ça m'irait bien. J'ai cru qu'il fallait accepter. Coco la Bite? Et pourquoi

pas ? J'aurais préféré « Bonzaï » ou « Tantinnet », mais je n'ai pas insisté. Ils prétendaient que comme c'était le seul truc de réussi chez moi, ils n'allaient pas se gêner.

Comment qu'on va faire pour le marier ? qu'elle arrêtait pas de dire, ma mère.

Il a un gros zizi, il trouvera, la rassurait mon père.

Au début, on souriote, bien obligé, on endosse le rôle, on fait comme si tout était normal, croyant ces vanes naturelles, prenant les engueulades pour une manière d'aimer, mais très vite on sent qu'il y a un truc qui cloche. Ça ne leur suffit plus qu'on rigole avec eux. Ça les gêne. Comme s'ils voulaient être les seuls à profiter. Alors ils changent de stratégie et se mettent à cogner pour un rien. C'est le temps des massacres. On se retrouve comme en exil. Hors d'enfance. On ne sait pas pourquoi. Et on ne saura jamais pourquoi.

Quand ça commence à faire mal, on crie c'est tout. On proteste. On s'excuse du dérangement. On réclame autre chose. Les droits sacrés de l'enfance. Un cessez-le-feu. Un escalier de secours. L'adresse du magasin de pièces détachées pour rapporter les morceaux qui manquent et bricoler une réparation. C'est à ce moment-là, qu'on commence à se demander ce qu'on fait là.

Pour se faire oublier, on s'enfonce à l'intérieur, à fond, là où il reste de la place. On se fait tout petit, le plus petit possible. C'est peut-être bien pour ça que... On va au coin. On va dehors, au caniveau. On va chez la voisine. Celle qui habite en face. On lui raconte l'épuration ethnique, le surnom, les brosses à dents, les raclées, le fauteuil, la Ritaline qui apprend à lire, le jeu de la momie, on l'appelle Princesse, elle raccommode les morceaux, les guenilles, on la saouïe de mots et de gentilleses, et pour finir on lui dit qu'on lui donnera la moitié du trésor, un chapitre entier de l'histoire, l'avenir et tout ce qu'on tient caché dans un coin de l'intérieur. À elle, à elle toute seule. Elle fait tout pour vous croire comme une vraie princesse super entraînée, internationale et nocturne. Alors, bien calé contre ses seins, on prend date et on lui assène sa promesse de gnome...

Je te jure, Princesse, je ne changerai jamais ! Quand je serai grand, je serai petit. Exprès. J'irai sur la mer. Je trouverai des îles. Et des trésors. Et je ne me sortirai que des grandes. Des longues, des élancées. Des cours moyen deuxième année ! Qu'auraient redoublé...

Eh les mecs, le Bonzaï, il sort avec une cigogne !

Je passerai mon temps à défiler avec ma grande car c'est ça la vraie classe ! Et je les prendrai les plus grandes possible. Qu'on n'en voie pas le bout.

Longues. Si longues. Que je doive lever les yeux sur elles, toujours, mes déesses amoureuses, là-haut dans les nuages, que je leur montre comme je les adore, mes belles gigantesques, mes statues d'Aphrodite, mes légendes scandinaves, avant de pleurer dans leurs mains en leur chantant des mots d'amour...

Les autres, les Étirés, ça les rendra fou de voir ça. Ils s'écarquilleront. Ils se demanderont... Comment c'est possible? Ça dénie toutes les vraies lois de la Vraie Nature, c'est un doigt d'honneur à la sélection naturelle! Ils se diront, nom d'un chien, il a un secret l'avorton, comment il fait pour séduire? Il en a une grosse ou quoi? Il a des ronds? Il cause bien? Il triche? C'est un faux petit?

Ils chercheront le truc, stressés, rongés, barbouillés d'angoisse et pendant ce temps-là, moi, le Pygmée blanc, je défilerais avec mon glaïeul aux yeux de biche. Matez-moi ça, messieurs, Bonzaï de ces dames, haute couture, pas chassé et désinvolture, Cha-cha-cha, nœud papillon et panama...

Et puis, pour finir le plan, dans un coucher de soleil sur le cap d'Antibes : la grande amie prendra la main du gnome et l'emmènera plus loin, loin des jaloux, loin des méchants, vers la décapotable, comme la maîtresse quand elle venait me chercher dans mon

Coco la bite

coin pour que j'arrête de pleurer et que je traversais la cour de la maternelle, tout fier, en la regardant. Si grande, si belle. Mon œil louchant sur sa cuisse. Avant de trébucher à cause de mon pied-bot.

Chapitre 4

Il n'y avait pas toujours de l'eau dans mon caniveau. Les jours de sécheresse, je posais mon cul sur le bord du trottoir et, en attendant que Mahamadou, le maître des sources, se pointe, je pensais. À eux, des fois. J'y pensais beaucoup à eux. À ma famille, cette blessure obligée.

Et penser à eux me rendait triste. Comme si j'allais les quitter. Étrangement cette tristesse coulait en moi comme une caresse. Un fleuve lent. Une grosse larme.

Les enfants battus sont toujours d'accord avec tout. Ça les rend sympathiques. Et indétectables. Ils savent prendre leur mal en patience. Ils prennent le mal en patience. Ils l'attendent. Leur vie est réglée. Quand c'est le temps des sales quarts d'heure, ils savent qu'il faut laisser les flots s'exprimer. Ne rien retenir. Quand on a fini de pisser de peur, on pleure, quand on a fini de pleurer, on saigne. On a l'enfance bien occupée.

Pour éviter les coups, j'ai même essayé de devenir comme eux. De parler comme eux, et faire les gestes qui vont avec. Enfiler la génétique. Me fondre dans la masse. J'ai répété «évidemment» à longueur de journée. J'ai appris à rire fort. En même temps qu'eux... Je ne sais pas comment ils faisaient, mais ils s'en rendaient compte tout de suite. C'était comme s'ils entendaient une dissonance au milieu de leur fanfare. Ils s'arrêtaient de dire, curieux, furieux, ils cherchaient d'où ça venait et je prenais ma volée. Ça ne leur plaisait pas du tout. À chaque fois ça se retournait contre moi. C'était pire après. J'ai laissé tomber. La famille, c'est vraiment inaccessible.

En plus il fallait être sur ses gardes à chaque instant car ils inventaient toujours quelque chose de nouveau. Après le fauteuil et la Ritaline, ils trouvèrent un nouveau truc : me perdre.

Ils racontaient partout que je leur échappais tout le temps. Ils disaient à la maîtresse que je ne tenais pas en place, qu'avec moi il n'y avait pas moyen. J'écoutais rien, je donnais pas la main, je voulais pas aller à l'école, la psychologue opinait de la tête, je courais, je tombais, je traversais sans le savoir. Je farfouillais partout, dans le caniveau, dans les poches, dans l'armoire, tout ça. M'attacher, il aurait fallu m'attacher... Mais ce n'est pas vrai, non. La psy se frottait

le menton. M'enfuir ? J'aurais bien voulu, oui, mais je ne cours pas assez vite, j'ai des gènes apparents, voyez, mon pied, mon œil, ma bite, tout ça.

Au mot « bite », elle a sursauté. Et s'est mis à écrire de plus en plus vite...

Disparaître ? Au début, j'ai cru à un jeu. Les perdre. Fermer les yeux. Comme ils disaient. Rouvrir les yeux, et hop ils n'étaient plus là. La psy prenait des notes à toute allure. Sa feuille se couvrait de racines noires comme une araignée répandue. J'étais un bon client...

C'est vrai, moi, j'ai cru qu'ils voulaient m'apprendre quelque chose. À disparaître. À se cacher. J'ai joué le jeu. J'ai disparu. Enfin, j'ai cru que c'était moi. Qui décidais. Que j'allais les retrouver. Que ça allait aller. Qu'on allait faire un *larmistice*, enfin, et que je pourrais pleurer tranquille. Juste pleurer. Pas pisser, non. Pas saigner non plus. Rien. Juste pleurer. D'amour, de joie première, de retrouvaille. Mais non, c'est eux qui disparaissaient.

Combien de fois ils m'ont oublié dans le métro, combien de fois les flics m'ont rapporté à la maison, combien de fois ils m'ont laissé le soir à l'école, combien de fois, terrorisé de peur et de honte, j'ai entendu hurler mon nom dans les hauts-parleurs du magasin, pour qu'on vienne me rechercher.

Les parents du petit Coco la Bite sont attendus au Paradis des enfants...

Il y a des dizaines de disparitions d'enfants par an. Tous les jours, ça arrive. On en retrouve la plupart. Ou ils reviennent tout seuls au bout de quelque temps. Planqués par ci, enlevés par là. On en retrouve. Mais pas tous ! Ma mère qui suit ça de près à la télé raconte qu'on ne dit jamais combien. Elle fait une drôle de tête quand elle dit ça et elle répète avec une voix que je ne lui connais pas : « On ne dit jamais combien... », plusieurs fois, et elle postillonne les points de suspension. Ça fait peur !

Il y en a quelques-uns qui ne reviennent jamais mais on n'arrive pas à savoir exactement combien. C'est un secret d'État, qu'elle dit. Mais s'ils ne reviennent pas tous, où sont-ils alors ? Avec qui ?...

Au début, ça m'a fait peur, ce secret. Au bout d'un certain temps, ça a commencé à me faire rêver. Chaque nuit, je plongeais au pied de mon lit sous les couvertures et là, caché, camouflé, enfoui, je m'imaginai perdu. Disparu. Je fourbissais d'épouvantables aventures, pleines de nuits noires, de pirates, d'enlèvements et de tentacules. La houle, la peur, le bonheur s'engouffraient sous les couvertures. Chaque nuit : un nouvel épisode, d'inattendus rebondissements, de nouvelles belles personnes. Chaque nuit : recherché, recueilli, choyé, adoré.

À la fin, au bord de l'asphyxie, je jaillissais de dessous les draps, trempé de sueurs et de bienfaisances, et m'endormais. Avant de pisser au lit, repu.

C'est vrai, j'aurais voulu disparaître. Dans le secret d'État. Dans l'étroit pourcentage des disparitions inexplicables. Dans cette faille toute petite. Disparaître. Pour de vrai. Pour toujours. Partir. Fondre. M'évader. Me confisquer au monde. Aux Dieux. À eux.

Le fleuve triste déposait à nouveau ses alluvions dans mon corps. Des restes, des bouts de moi, abandonnés, inachevés. Inconnus. Cette tendresse en exil. Cette part d'enfance qui n'existait pas.

La nuit, je faisais souvent ce cauchemar avec le château. C'était un château que j'avais dans la tête. Je ne voyais pas le château en fait, je ne voyais que le couloir et je croyais qu'il y avait un château. Et dans le couloir sombre, sur les murs, des deux côtés, il y avait les portraits des gens de la famille. Ils étaient là, tous. Je les passais en revue, un par un, je les nommais mais ils ne répondaient jamais, ils me regardaient et j'avais toujours l'impression qu'ils allaient se jeter sur moi.

Ce qui me surprenait c'est que c'était moi qui raccrochais les portraits quand ils tombaient du mur. Je leur parlais dans le grand couloir du cauchemar puis je fermais les yeux pour ne plus les voir.

Mais au réveil, ils étaient toujours là. Eux. Tous penchés sur mon lit à m'observer bizarrement. Interrogateurs. Comme si pendant la nuit, les fées, un peu gênées d'avoir merdé, avaient pris soin de me chirurgier l'esthétique, secrètement. Mais non. Déçus, ils s'éloignaient. J'étais mal foutu. Je resterai mal foutu. Avec un œil qui dit merde à l'autre, mon pied-bot et ma grosse bite. *Comment qu'on va faire pour le marier...*

C'était pas un pied-bot d'abord mais un pied sans orteils. Microdactylie. C'est pas la même chose. On disait que j'avais un petit pied. Un moignon, oui. Un machin même pas fini. Comment c'est possible d'avoir un truc pareil au bout de la jambe? Ma grand-mère Lulu, que j'aimais beaucoup, prétendait que ma mère aurait mieux fait de ne pas rater son avortement. Mais, des fois, ça rate qu'elle me disait... Mais non, c'est pour rire, qu'elle rigolait. Je la regardais rigoler. Avec sa bouche sans dents. Et sa moustache blanche qui frétillait. Elle me regardait la regarder et ça nous faisait rire tous les deux. Du coup, elle m'aimait bien. Enfin, je crois.

Tout petit, elle m'emmenait souvent promener. Dans les squares. Pour me mesurer aux autres mômes dans les bacs à sable. Elle m'apprenait à leur jeter du sable et gagner mon espace vital pour bâtir, tran-

Coco la bite

quille, ma série de pâtés réglementaires. La plupart du temps, il suffisait qu'elle me déchausse pour que les autres mères ou les nounous, à la vue de mon pied, s'affolent et retirent illico leur progéniture. Des fois que ce soit contagieux la tombée d'orteils! Et puis si ça ne marchait pas, elle montrait ma bite à tout le monde...

Après coup, fière et satisfaite de sa descendance, elle me ramenait à la maison. « L'avait pas réussi à me perdre? » qu'ils lui ricanaien les autres quand ils nous voyaient revenir. « Fallait faire un prix. Tu sais pas marchander, Mémé Lulu, tu sais pas... »

Chapitre 5

Arrive l'école et c'est pire.

Là, les pervers règnent en maître et les méchants sont légion. Les enfants sont tous plus grands les uns que les autres, ils comparent, jaugent. Du matin au soir, la concurrence fait rage et ils savent, du premier coup d'œil, reconnaître les inégaux, le vilain sauvage, le canard qui boite. On n'a pas le bon CV et on vous le fait savoir, très vite. Repéré, ils ne vous lâchent plus. Jusqu'aux pleurs. Jusqu'aux sangs. Matin et soir.

Puer horribilis : même pas le droit de les regarder, de lever les yeux sur eux. Leur adresser la parole relève de la calomnie. Ils cognent pour un rien. Eux aussi. Pinent, griffent, mordent, bousculent, terrorisent, torturent. Entretiennent vos stigmates.

Le matin, il faut se débrouiller pour arriver juste à l'heure à l'école et filer la queue basse à la sortie. Cultiver au mieux les fièvres et les toussotements avant l'heure de la récré pour que la maîtresse vous

garde à l'intérieur, au chaud et à l'abri. Éviter surtout de descendre prendre l'air car la cour est leur arène. Mais si par malheur elle ne veut rien entendre, il faut y aller... Je revenais déchiré, en loques, mordu, griffé de partout.

Un jour, les grands m'ont coincé dans les cabinets, plongé la tête dans la tinette et tiré la chasse plusieurs fois de suite. Pour me rendre plus présentable, qu'ils rigolaient.

J'ai cru mourir noyé. J'ai vu une île mais ce n'était pas la bonne... Ça me pénétrait par le nez, par la bouche, dans les oreilles. Je suffoquais, bleu de honte et de dégoût. J'ai bu la tasse sous les rires et les cris d'enthousiasme. On m'a sorti de là à moitié mort, tremblant comme une crevette. Ils m'ont fait ramener à la maison et là j'ai pris une raclée. Ça m'a réchauffé.

Restait la ruse donc. Et les mots. Mon expérience familiale de la parole. Mes lectures sous la couverture, les capes et les épées, les semonces et les sabbords. Toutes ces nuits à discourir où je m'inventais un monde, une humanité nouvelle, un conte, une réponse, un abordage. Levant les voiles, jusqu'au trésor caché quelque part...